

Mythe et réinvention

Denis BERTRAND



Colloque Albi Médiations Sémiotiques – Actes

Collection Actes

Utopies et formes de vie.
Mythes, valeurs et matières

Hommage à Paolo Fabbri

sous la direction de
P. Basso, D. Bertrand & A. Zinna

© Editions CAMS/O

Direction : Alessandro Zinna

Rédaction : Christophe Paszkiewicz

Collection Actes : Utopies et formes de vie. Mythes, valeurs et matières.

1^{re} édition électronique : décembre 2019

ISBN 979-10-96436-02-6

Résumé. Dans *Le tournant sémiotique* (Paris, Lavoisier, 2008), Paolo Fabbri analyse la création lexicale de Bruno Latour : le « faitiche », et sa définition : « fétiche du fait ». Il s'agit de la manière dont advient le « fait » dans le champ scientifique : sa validité se construit au croisement d'un grand nombre de paramètres hétérogènes, lesquels, mis en partage, sont susceptibles de prendre forme de récit. Le fait est ainsi le produit d'une petite mythologie. Par delà le mot-valise et son trait d'esprit qui joue de la collision entre les deux ordres de rationalité – scientifique et magique –, nous prenons appui sur l'analyse de P. Fabbri pour interroger le problème de la construction mythique par anticipation, incrustée dans des formations lexicales.

En 2015, la Ville de Paris lance un « appel à projets urbains innovants » sous le titre « Réinventer Paris ». Un constat fonde l'initiative : celui d'un décalage de tempo entre la vitesse des mutations urbaines et sociales, d'un côté, et la lenteur des réalisations architecturales bien en peine de les suivre, de l'autre. Résoudre cette contradiction relève déjà de la rationalité mythique. Pour une vingtaine de sites proposés, près de quatre cents équipes ont concouru. De ce foisonnement sont issus non seulement les projets eux-mêmes, mais un lexique sous forme d'abécédaire au début de l'ouvrage qui en rend compte : aquaponie, béton photovoltaïque, dalle piézoélectrique, lombricompostage, phytoépuration, etc. Les objets, les pratiques et les discours suscitent un imaginaire du futur dont nous souhaitons interroger la dimension de « projection mythique ». En effet, si « un mythe se rapporte toujours à des événements passés » (Cl. Lévi-Strauss) tout en impliquant une permanence qui engage simultanément le présent et le futur, la « réinvention » de la ville projette cette pluri-temporalité dans le récit qu'elle fait de sa « nouveauté » à travers une combinaison d'images composites, observables dès la lexicalisation, inscrivant la mémoire, le retour et la permanence au sein du nouveau. On s'intéresse particulièrement, sur l'horizon de ce projet, au statut sémiotique de la nouvelle « végétalité » urbaine conçue comme une contribution essentielle aux « Communs » : l'air que l'on respire.

En conclusion, on interroge plus largement le problème de l'expansion narrative – à portée mythique – des inventions lexicales dans le champ politique et social, et le statut des mots « faitiches » au sens cette fois de « générateurs de faits à venir ». Le mythe projectif serait celui qui réassure le lien entre le passé et le futur à partir d'une recomposition sémantique de l'hétérogène.

Denis Bertrand est professeur à l'Université Paris 8-Vincennes-Saint-Denis et au Nouveau Collège d'Études Politiques (NCEP, Comue Paris-Lumières. P8&P10). Il est ancien président de l'Association Française de Sémiotique (2013-2017). Ses travaux explorent les domaines de la littérature, du social, du médiatique et du politique, ainsi que du visuel. Il travaille également sur les relations entre sémiotique et rhétorique. Il intervient régulièrement dans les médias (Public Sénat, France 5). Il a publié plusieurs ouvrages (*L'espace et le sens*, 1993 ; *Parler pour convaincre. Rhétorique et discours*, Gallimard, 1999 ; *Précis de sémiotique littéraire*, Nathan, 2000 ; *Parler Pour gagner. Sémiotique des discours de la Présidentielle 2007*, Presses de Sciences Po, 2007), plus de 150 articles, et co-dirigé de nombreux livres collectifs (notamment : *Régimes sémiotiques de la temporalité*, PUF, 2006 ; *La transversalité du sens*, PUV, 2007 ; *La négation, le négatif, la négativité*, Actes sémiotiques, 2014 ; *La parole aux animaux*, Fabula, 2018).

Pour citer cet article :

Bertrand, Denis, « Mythe et réinvention », in Basso, P., Bertrand, D. et Zinna, A. (éds 2019), *Utopies et formes de vie*, Toulouse, Éditions CAMS/O, Collection Actes, p. 91-104, [en ligne] :
<<http://mediationsemiotiques.com/ac2016-bertrand>>.

Mythe et réinvention

Denis BERTRAND

(Université Paris 8 — Vincennes – Saint-Denis)

Une pratique du langage propre à Paolo Fabbri, à l'écrit comme à l'oral, nous semble inséparable d'un certain art – et peut-être d'une certaine ruse – de l'expression conceptuelle dont le résultat est de donner au discours abstrait une allure, et même un élan, d'ordre narratif. Ce mode de narrativisation constitue selon nous la marque d'un style théorique qui assumerait pleinement le surplomb du syntagmatique sur le paradigmatique, c'est-à-dire le caractère événementiel du discours. Voyons comment.

Le tournant sémiotique, publié en 2008, recueil de trois leçons données à Palerme, est l'une des rares grandes publications de Paolo Fabbri en français. Elle est riche de nombreux exemples de cette forme de raisonnement. Dans le paragraphe intitulé « Métaphores et cognition » de la deuxième leçon (Fabbri 2008 : 121-129), l'auteur s'interroge sur la limite assignée généralement à la métaphore, qu'on appréhende comme la mise en contact, à l'intérieur d'un énoncé, d'un terme avec un autre terme (« Achille est un lion »), « phénomène, écrit-il, simple et contrôlable » (*Ibid.*, p. 123). Mais qu'en est-il si on tente « de penser à un phénomène de plus ample portée », qui aurait la dimension du texte et non plus du lexème ? L'exemple proposé est celui de la métaphore que la figure de Moïse formerait pour celle du Christ. Or, explique Fabbri, ceux qui soutiennent l'existence de cette métaphore pensent en réalité que c'est « "l'histoire" de Moïse » qui est « une métaphore de "l'histoire" du Christ », et donc que les métaphores outrepasseraient la dimension lexicale, qu'elles outrepasseraient aussi la dimension

énonciative précédemment montrée et qu'elles pourraient avoir une dimension proprement « narrative ». C'est alors, au terme de cette interrogation et du petit processus de découverte auquel elle donne lieu, qu'on en arrive à la résolution du problème en forme de chute narrative à son tour : « Qu'est-ce qu'une métaphore quand elle a une dimension de type narratif ? Notre culture la connaît bien : elle lui a donné le nom de "parabole" » (*Idem*). L'intérêt de ce cheminement, outre l'effet de surprise qui fait advenir le connu de manière inattendue, est d'ouvrir la parabole au-delà du champ générique restreint auquel elle est habituellement cantonnée. Il est, du même coup, de permettre la prise en charge des plus diverses narrations renvoyant à d'autres narrations en se métaphorisant les unes les autres, qu'elles relèvent de la figurativité verbale, ou qu'elles soient d'ordre pictural, musical, voire abstrait : c'est ainsi que, rebondissant comme un nouveau programme narratif inattendu, Paolo Fabbri pose l'hypothèse d'une relation « parabolique » entre les deux grands paradigmes sémiotiques de Saussure-Hjelmslev d'un côté et de Peirce-Eco de l'autre. En quoi ces deux grandes voies de théorisation du sens peuvent-elles être comprises comme la parabole l'une de l'autre ? On perçoit le paradoxe ; on pressent une profondeur insoupçonnée... ; c'est un chantier qui s'ouvre à la réflexion. Nous n'avancerons évidemment pas sur ce terrain qui nous éloignerait de notre présent propos. Mais nous souhaitons souligner que la démarche suggérée, au lieu d'inscrire le parabolique dans une prolongation formelle du métaphorique, ce qui est plutôt banal, crée un nouveau paradigme et devient, ce qui l'est moins, la procédure narrativisée d'une découverte possible.

Dans le même livre, Paolo Fabbri évoque un autre phénomène de transfert productif de signification, qui nous rapproche de notre objet. Il s'intéresse à une invention lexicale de Bruno Latour, le « faitiche », et à sa définition : c'est le « fétiche du fait ». C'est, dirions-nous, le « ce qui arrive » dont l'identification, la reconnaissance et la validité se construisent au croisement d'un grand nombre de paramètres partagés, notamment dans des conversations au sein de la communauté qui s'y intéresse¹. Le « ce qui arrive » devenant « fait » est ainsi le produit d'une transformation et d'un accord construit entre des données hétérogènes, bref, une petite mythologie. Par delà le mot-valise et son trait d'esprit qui joue de la collision entre les deux ordres de rationalité – magique et scientifique –, nous prenons ainsi appui sur les écrits de Paolo Fabbri en lui rendant hommage. Nous le faisons en raison de leur caractère stimulant, comme on l'a entrevu à propos de la métaphore, en cherchant à nous en inspirer pour interroger le problème particulier que pose l'énoncé même de ce colloque :

les « mythes projectifs ». Alors que le mythe est reconnu par essence comme rétrojectif – étant source, fondation, origine, et donc ancré dans le passé –, l'expression « mythe projectif » suggère le phénomène paradoxal de la construction mythique par anticipation. Comme pour le « faitiche », nous appréhenderons ce phénomène en le réduisant, au départ, à sa dimension lexicale. Son incrustation dans des formations paradoxales et inattendues qui, formant système, seront ensuite appelées à s'étendre en discours et peut-être en forme de vie utopique, pourra alors suggérer des significations nouvelles, comme l'extension de la métaphore à la parabole chez Fabbri.

Nous en arrivons ainsi à la problématique annoncée par le titre de cette intervention : « Mythe et réinvention ». Quel rapport entretiennent le mythe et l'invention ? Comment une réinvention, supposant l'usure du connu, peut-elle passer par le mythe pour être reconnue ? La force d'un mythe est-elle d'engendrer, par dessillement, le sentiment de la nouveauté et de l'inédit ? Nous nous proposons d'explorer les modes de coordination et d'articulation de ces deux termes selon deux dimensions : la première, théorique, interrogera ce qui peut fonder et justifier la valeur propre au discours « mythique » sur la base des définitions classiques du mythe ; et la seconde, concrète, en prise sur un corpus particulier et contemporain, nous conduira à examiner une stratégie projective de « réinvention » d'un espace urbain mobilisant des ingrédients mythiques dans le discours de sa programmation, et assurant ainsi la consistance et la crédibilité de sa mise en récit.

1. Double valence du mythe

Concernant la dimension théorique, nous commencerons par quelques rappels simples sur ce que nous appelons la *double valence du mythe*. « Un mythe, écrit Claude Lévi-Strauss, se rapporte toujours à des événements passés : "avant la création du monde" ou "pendant les premiers âges" » ; mais il ajoute aussitôt que le mythe implique aussi la permanence et « se rapporte simultanément au passé, au présent et au futur ». Pourquoi ? Parce qu'il porte en lui des schèmes dotés d'une efficacité qui transcende les contingences historiques locales. C'est ainsi, par exemple, que la Révolution française contient des schèmes dont la longue portée permet « d'interpréter la structure sociale » et les antagonismes de la France actuelle (Lévi-Strauss 1974 : 231). Quels sont ces schèmes ? Au début du célèbre chapitre XI d'*Anthropologie structurale* intitulé « La structure des mythes », Lévi-Strauss réfute sévèrement les définitions jugées

dérisoires des mythes, comme par exemple celle-ci : les mythes sont des « tentatives d'explications de phénomènes difficilement compréhensibles » (*Ibid.*, p. 228). Mais il n'en affirme pas moins, vingt pages plus loin, que « la pensée mythique procède de la prise de conscience de certaines oppositions et tend à leur médiation progressive » (*Ibid.*, p. 248). Et il précise, plus loin encore, que « l'objet du mythe est de fournir un modèle logique pour résoudre une contradiction » (*Ibid.*, p. 254). Transposé en structure profonde dans la schématisation sémiotique, cette conception est formulée, plus abstraitement, dans *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage* de Greimas et Courtés, sous l'entrée « discours mythique » : « un tel discours, y lit-on, met en corrélation, au niveau profond, deux catégories sémantiques relativement hétérogènes qu'il traite comme si elles étaient deux schémas d'un seul micro-univers, et que sa syntaxe fondamentale consiste à asserter alternativement comme vrais les deux termes contraires de cet univers de discours » (Greimas et Courtés 1979 : 241). Cette formulation, du fait de son abstraction, s'éloigne des habitudes actuelles d'intelligibilité qui réclament une transparence immédiate, mais gardons-la en mémoire pour la suite, car elle éclaire avec beaucoup de netteté le fonctionnement des « mythes projectifs » dont nous souhaitons parler.

Pour conclure ce petit rappel théorique, nous dirons que la narration mythique est bifide, ou encore que le mythe a une *double valence*. Cette narration s'oriente simultanément du côté de l'ascendance (ou de l'origine) et du côté de la descendance (ou de la destination). Le procès de mythification associe étroitement, peut-être indissolublement, l'invention et la convocation. D'une part, côté invention, le mythe assure la fondation d'un sens nouveau, il garantit une cohérence satisfaisante par la mise en récit de rapports contradictoires entre des termes, des figures ou des catégories ; autrement dit, par résolution narrative de contradictions ou d'incompatibilités perçues. D'autre part, côté convocation, le mythe assure la refondation de l'actuel et sa mise en cohérence par sa comparaison avec un récit fondateur qui en réactualise le sens, le refaçonne et même le remodélise. C'est ce que Lévi-Strauss rapporte à la permanence de structure – c'est même ce qui l'explique et la justifie. Voici donc un récit d'origine fournisseur d'intelligibilité par référentialisation, comme élément de comparabilité garantissant la signification de l'événement actuel qui, sans lui, resterait dans sa flottante indétermination. Ce double mouvement, pourrait être qualifié de *configuration* pour le premier et de *refiguration* pour le second. L'emprunt à Paul Ricœur est plus que terminologique : il implique la transformation du divers événementiel en récit, condition de son intelligibilité et de sa reconnaissance comme valeur.

L'actualité nous fournit un magnifique exemple de cette double valence du mythe. Nous pensons bien entendu au « Brexit ». Tout est compris dans l'espèce de mot-valise « Brexit », « Britain exit », inconnu dans la langue quelque temps plus tôt², mais dont la condensation même, l'association des éléments qu'il combine en les comprimant, exprime la tension de l'inattendu par cette rencontre de termes normalement incompatibles. L'effet de cohérence nouvelle, fondatrice d'un récit mythique qui transforme l'impossible en possible et même en vraisemblable, repose sur une contradiction méréologique : la Grande Bretagne fait *de facto* partie de l'Europe, géographiquement, historiquement, culturellement. Le mot, et l'acte qu'il désigne, brise cette perception du sens, et même de la réalité : voilà une partie indétachable d'un tout qui se détache ! C'est peut-être une version du mythe de l'enfant prodigue... Mais déjà on est dans la convocation. L'efficacité narrative est en tout cas vérifiée par la capacité de déclinaison du néologisme : Grexit, Frexit, Nexit, et même Eurexit (comme on a pu le lire dans un éditorial du journal *Libération*, signé L. Joffrin, le 1er juillet 2016). Eurexit, la contradiction atteint un sommet : voici l'Europe qui sort de l'Europe. Bref, on constate que le mot condense bien un petit récit mythique, rend possible son déploiement, résolvant ce qui pouvait apparaître comme un paradoxe insensé et un foyer de contradictions. Voilà pour la valence d'invention. Et très vite, ensuite, est apparue la valence de convocation. Devant le brouillage et même l'inintelligibilité du réel qui s'ensuit, la référence au mythe – à des mythes attestés – s'impose. Un article du journal *Le Monde* du 2 juillet 2016 l'illustre : « Si le Royaume-Uni, sa population et son économie n'étaient pas en proie au stress post-Brexit, on ironiserait sur des mœurs politiques à mi-chemin entre une tragédie shakespearienne, les Monty Python et House of Cards »³. Texte qui faisait écho au titre du journal *Libération* de la veille : « Brexit. Shakespeare en pire »⁴. On peut interpréter comme on veut le signifiant « en pire ». Quoi qu'il en soit, la convocation des figures d'invention mythique – qu'il s'agisse des XVI^e, XX^e ou XXI^e siècles – vient à propos, comme référent interne, pour donner du sens à un ensemble de phénomènes éprouvés et vécus comme désémanseurs jusqu'à l'anxiété. Cette convocation massive a une portée pragmatique : elle agit véritablement comme recours mythique pour assurer une prise significative.

C'est ainsi l'alliance entre les condensations explosives du langage et les convocations réconfortantes des récits par elles générés qui forge la consistance du mythe et confirme cette double condition du processus mythifiant. Condensation du langage observable à différents niveaux : lexical sous forme de mots-valises, de litotes ou d'hyperboles, syntaxique par

des ruptures de règles, textuel par des récits non conformes. Nous sommes tenté de croire qu'à la base il y a l'oxymore. Un mot d'ordre : oxymorisez le monde et vous générez du mythe. Un lexique nouveau, s'il prend, est un support de mythification. C'est l'objet même qu'on se propose de traiter.

Car si l'exemple choisi, le Brexit, relie bien le passé à l'actuel, justifiant la double valence du mythe, il ne nous dit rien de la projection mythique qui nous intéresse. Il ne nous dit rien de l'inscription du mythe par anticipation dans un temps qui n'existe pas encore. Nous en arrivons alors au second terme de notre titre, la « réinvention ».

2. Réinventer Paris

En 2015, la Ville de Paris lance un vaste projet de rénovation urbaine, sous la forme d'un « appel à projets urbains innovants » qui a pour titre *Réinventer Paris*, « gros livre rouge » de 928 pages⁵. Un constat fonde cette initiative, intéressant du point de vue qui est le nôtre : le décalage de tempo considérable entre, d'un côté, la vitesse des mutations urbaines et sociales, et, de l'autre, la lenteur relative des réalisations architecturales actuelles, incapables de les suivre et de s'y ajuster⁶. Envisager de résoudre cette contradiction relevait déjà d'une forme de rationalité mythique. Il fallait pour cela, c'est le discours des initiateurs de l'opération, construire un nouveau récit. Celui-ci consistait à transformer en anti-sujets les instances, les pratiques et les usages acquis. En d'autres termes, il fallait bousculer tous les critères et tous les paramètres qui président habituellement à la conception et à la mise en œuvre de projets urbanistiques : paramètres d'ordre financier avec mise en place, dès la conception initiale, de partenariats diversifiés, paramètres hiérarchiques avec le renversement des priorités au profit de l'innovation, paramètres actantiels associant architectes, urbanistes, associatifs et citoyens dans la maîtrise d'ouvrage à venir, et surtout complémentarité de l'institution publique avec l'initiative privée pour construire des projets architecturaux privés intégrant obligatoirement des « Communs ». Les « Communs » (ou « Urban Commons ») sont les entités urbaines qui sont la propriété de tous : espaces partagés, lumières, air que l'on respire, eaux courantes, bref, tout ce qui ne peut en aucun cas être divisé entre individus ou attribué à tel ou tel⁷.

Vingt-trois sites ont ainsi été identifiés dans la ville, très divers, depuis l'aménagement d'un immeuble ancien sous haute protection des monuments historiques jusqu'à un terrain vague à l'abandon le long du

périphérique, depuis une parcelle minuscule du XVIII^e arrondissement jusqu'à la couverture de plusieurs centaines de mètres du boulevard périphérique par un immense bâtiment forestier. Vaste matière à réflexion en soi que cette composition d'espaces hétérogènes. Près de quatre cents projets ont concouru dont soixante-quinze ont été finalistes et vingt-deux lauréats (un espace n'a pas été attribué). La mise en œuvre de cet appel d'offres géant a donné lieu à des polémiques qui font désormais partie de son histoire. Comme en fait également partie la formation d'un « modèle » qui a commencé à faire école, aux niveaux national et international, avec des projets de « réinvention de la ville » fondés sur les mêmes principes (le Privé créateur de Communs) : « Réinventer la Seine », « Inventer Angers », « Reinventing Cities ». Le livre rouge, catalogue organisé autour des vingt-deux sites présente pour chacun d'eux, de manière détaillée, trois projets classés (le lauréat, plus la médaille d'argent et la médaille de bronze), puis, plus succinctement, de dix à quinze autres projets non classés, mais dont l'intérêt mérite présentation et qui pourront être réalisés ailleurs.

De ce foisonnement sont issus non seulement les projets eux-mêmes, mais aussi un discours étrange où apparaissent des expressions telles que : « lombricompostage », « aquaponie », « béton photovoltaïque », « dalle piézoélectrique », « phytoépuration », etc. Précédant la présentation des projets architecturaux eux-mêmes dans le livre rouge, une vingtaine de pages roses, à la manière de celles du *Petit Larousse*, sous le titre « Abécédaire des innovations dans "Réinventer Paris" », présente les définitions de ces termes. Cet abécédaire va nous retenir.

Une langue apparaît, une novlangue peut-être, langue d'utopie – ou de dystopie ? – dont on peut aisément apercevoir les principaux mécanismes sémantiques de formation : par oxymore, avec la « ferme urbaine », l'« agro-gîte urbain », l'« hôtel à insectes », le « béton végétal », la « crusine » (vs « cuisine », jouant donc sur le cru et le cuit), la « dalle active » ; par la coagulation des mots-valises, avec « lombricompostage », « phytoépuration » ; par acronymie⁸, comme « Kaps » : « kolocs à projets solidaires » = jeunes en colocations dans une résidence étudiante s'engageant à de l'action bénévole en contrepartie d'un loyer modeste) ; par métaphore, avec les « peaux d'immeubles » ou les « buissons à vent » ; par dérivations, comme « photobioréacteurs », « tiers-lieu » ; par anglicismes (nombreux), comme « nudge » (coup de pouce vertueux), « cofooding » « coworking » ; ou encore par la création de lexèmes combinant divers processus signifiants : le « CoCoCo » qui exprime la combinaison de coliving, coworking et comaking, le « cofooding » qui vient de « fooding » bien sûr, lequel lui-même (inventé en 1999) est une contraction de *food* et de *feeling*,

et signifie une manière de cuisiner qui s'affranchit de la tradition pour « laisser s'exprimer son inventivité et sa sensibilité ». La liste des processus signifiants indiqués ici n'est pas exhaustive et notre typologie n'est pas véritablement structurée. Elle mériterait une étude philologique particulière, remontant jusqu'aux mécanismes plus généraux de formation lexicale dans les langues pour nommer l'innommé (par catachrèse notamment). Mais il est clair que la nouveauté, au principe même de la « réinvention », est ici en chaque entité revendiquée.

Car, par delà les mots eux-mêmes et à partir de leur simple énoncé, voici que les discours, les objets et les pratiques qui en sont issus suscitent un imaginaire narrativisé du futur. Et c'est à travers tous ces récits à venir que nous pourrions interroger la force de « projection mythique » de ces lexicalisations. Mais il nous paraît utile de signaler auparavant un phénomène de concurrence sémantique dans la présentation de l'ouvrage, phénomène – ou « problème » – qui ne manque pas d'être éclairant : c'est celui de la relation entre *innovation* et *invention* : le terme choisi pour désigner l'opération est, on l'a vu, celui de « réinvention », et le mot qui revient le plus souvent dans les textes est « innovation ». Jean-François Bordron a esquissé les contours définitionnels distinctifs de l'invention : elle « requiert, écrit-il, une faculté dont la structure et le fonctionnement ont été peu étudiés dans le contexte sémiotique : l'*imagination*. Cette notion évoque le pouvoir de créer des images dont les fonctions directrices et régulatrices ont été reconnues dans le mécanisme complexe de l'invention »⁹. La notion d'innovation, en revanche, est exclusivement pragmatique. Elle renvoie au faire pratique et utilitaire lié à la création de besoins nouveaux. La meilleure preuve de sa pertinence économique est qu'elle se présente souvent comme la solution à un problème qui n'avait pas été posé et qui ne se posait pas. Mais une fois qu'elle a été introduite dans les pratiques socio-économiques, son absence, si elle survient, est éprouvée comme un manque. On peut alors dire que le propre d'une innovation est de créer le problème en même temps que sa solution : elle génère le besoin par le seul fait de la satisfaction qu'elle apporte, là où il n'y avait pas besoin. C'est l'exemple bien connu du téléphone portable.

La notion d'invention a, au contraire, l'aura de la gratuité. Elle prend sa source dans l'esthésie, elle sollicite l'imaginaire, elle ouvre à des scénarios inconnus, elle fait œuvre : en somme, elle fonde les conditions du mythique¹⁰. Dans les textes qui nous intéressent, l'ambiguïté sémantique entretenue, à tort ou à raison, entre « invention » et « innovation » au profit cette dernière, masque en réalité la force d'invention, c'est-à-dire de projection mythique, pourtant bien présente et même centrale, donnant

son sens à l'ensemble du projet – qui pourrait autrement, compte tenu de la diversité des chantiers et des propositions, être qualifié d'hétéroclite. On peut même penser que « innovation », plus convenu et mieux accepté dans l'univers familier des technostuctures socio-économiques contemporaines, a été choisi pour une raison diplomatique : en conduisant progressivement le lecteur de l'espace familier à l'espace étranger, du connu à l'inconnu, de l'orthodoxal au paradoxal, il participe de la *captatio benevolentiae* et contribue ainsi à l'efficacité persuasive. Afin d'illustrer cette invention, ou plutôt son renouveau revendiqué (« ré-inventer »), nous proposerons pour notre troisième et dernier point de l'appréhender à travers une isotopie transversale et dominante, créatrice d'un lien esthétique, esthétique et éthique fort entre des réalisations par nature hétérogènes : la végétalisation, ou plus abstraitement la végétalité. Il s'agit d'en comprendre le statut pour évaluer sa contribution à la définition d'un « mythe projetif » dans *Réinventer Paris*.

3. La végétalité générative

Souvent les politiques mettent dans le bâti la mémoire de leur passage au pouvoir. Les monuments sont des traces et des signatures. Il est intéressant d'observer que la mandature municipale d'Anne Hidalgo ne semble pas s'embarrasser de cette construction d'un « mythe personnel ». Elle ne cherche pas à s'incarner dans un grand objet emblématique, Arc de triomphe de Napoléon, Beaubourg bien nommé « Centre Pompidou », Pyramide du Louvre pour Mitterrand, Musée des Arts premiers du quai Branly qu'on rebaptise Musée Chirac, Canopée de Bertrand Delanoé... Non, ici, c'est une myriade d'objets différents à fonctions multiples, hétérogènes en eux-mêmes comme dans leur ensemble... des miettes sur la ville. Quel est leur trait isotopant ? Quelle est leur marque stylistique ? Quel est le mythe dont ils sont en germe, et transversalement, porteurs ? La réponse est claire : le végétal.

Quelques brèves citations de *Réinventer Paris* suffisent à l'illustrer : « Le végétal est au centre du projet, il rayonne et se diffuse sous plusieurs formes et à différentes échelles... » (p. 488). À chaque page ou presque, de manière directe ou oblique, on retrouve cette isotopie figurative invariablement déclinée : ici, « la serre habitée » (p. 94), là, le « bâtiment globulaire végétalisé (...) qui participe « à la création d'une trame verte » avec sa « façade entièrement végétalisée » (p. 594). Ou encore le victorieux projet « Pershing » (projet 17, p. 555-567) est appelé « projet Mille arbres » : ses concepteurs prévoient en effet de « Planter mille arbres au-dessus du

périphérique », d'en faire un lien, de « reconnecter l'homme à la nature » selon une « logique de biophilie ». Ainsi « le bâtiment est surmonté d'un vaste parc, hébergeant un village de maisons en bois et matériaux bio-sourcés ». Ce projet, le plus spectaculaire¹¹, est donc retenu comme symbole de l'ensemble de l'opération.

Mais on accède à cette isotopie du végétal par une lexicalisation très spécifique, hautement spécialisée et un peu jargonnante, avec les problèmes qu'elle pose inévitablement. Nous nous sommes souvenu à ce sujet d'un ancien numéro du *Bulletin* du GRSL – Groupe de Recherches Sémio-Linguistiques (qui deviendra *Actes sémiotiques - Bulletin*), intitulé « Métalangage, terminologies et jargons » (Hénault 1980). Le texte d'A. J. Greimas qui clôt le volume porte largement sur la polémique du métalangage perçu comme jargon, les effets de connivence qu'il détermine au sein de la communauté d'« élus » qui l'ont en partage et les réactions passionnelles de rejet qu'il suscite par ailleurs. Si les pratiques du jargon en sciences humaines et sociales se sont atténuées, elles n'ont pas pour autant disparu, et se sont transférées à de nouveaux domaines porteurs d'utopie, comme celui de la végétalité urbaine. Le volume propose ainsi l'étrangeté – à la fois attractive et répulsive – d'un jargon dont on ne retiendra ici que deux termes caractéristiques : l'aquaponie et la mycorhization. Chaque définition est subdivisée en deux séquences définitionnelles : sa définition courante et ses acceptions spécifiques par certains candidats dans le cadre de *Réinventer Paris* (RP1 et RP2). On y lit :

Aquaponie. NATURE EN VILLE. Contraction des mots « aquaculture » et « hydroponie ». Il s'agit d'une production alimentaire végétale qui allie le système classique de l'aquaculture, c'est-à-dire l'élevage de poissons (ou d'autres organismes aquatiques) dans des bassins, avec la culture hydroponique (culture de plantes dans l'eau enrichie de minéraux) dans un environnement symbiotique. Les déjections des poissons servent d'engrais pour le végétal cultivé. RP1 : Façade productive incluant des espaces verticaux dédiés à l'aquaponie et l'hydroponie. RP2 : Production de tomates et d'herbes aromatiques, bénéficiant d'un apport aquaponique procuré par un petit élevage de poissons. (*Réinventer Paris*, p. 24)

Le sens s'éclaire par le programme d'action : on est dans un discours proche de celui de la recette : mettez un élevage de poissons, mélangez leurs déjections, etc.

Mycorhization. NATURE EN VILLE. Transformation des racines de plantes chlorophylliennes (arbres, arbustes, plantes annuelles) par association interne avec un champignon. RP : Mycorhization des sols sur une toiture végétalisée, améliorant ainsi la nutrition de la plupart des espèces végétales qui y sont plantées. (*Ibid.*, p. 39)

Le choc de nouveauté des lexèmes, par delà leur mode de formation (mot-valise ou autre), s'associe à un ensemble signifiant qui les rend bien entendu intelligibles. Mais leur nouveauté repose sur l'inédit phénoménal : faire pousser des arbres sur une toiture, faire d'une façade verticale un espace productif projetée, au regard des habitudes déposées dans l'usage, autant de contradictions à résoudre. Or, sémiotiquement, cet ensemble de signifiants nouveaux s'inscrit dans une cohérence sémantique et discursive très claire. Il est facile de prendre appui sur les modèles éprouvés de la sémiotique pour la faire apparaître : c'est celle d'une nouvelle sémiose du végétal dans la ville, dont on peut rendre compte à l'aide du modèle génératif, qui coïncide ici avec un véritable parcours génétique :

- *niveau profond* : il est régi par le préfixe « bio- », illustré particulièrement dans les combinés « biosource », « biosourcé ». Là se situent aussi les matières dans leur état premier, au départ de leur genèse : ce sont les « nanomatières », les « masses pré-organisées des nouvelles matières » ;
- *niveau sémio-narratif* : la végétalisation se structure comme faire, avec un dispositif actantiel et des programmes d'action. Les actants sont formés tout d'abord d'objets (jardins à légumes et à plantes aromatiques) puis de sujets (collectifs et individuels), tous deux inscrits dans un système programmatique : les techniques et les recettes, les « circuits courts », l'autonomie alimentaire mais aussi les programmes sensibles de saveurs, etc. ;
- *niveau thématique et axiologique* : ici prennent place les valeurs, celles de la santé, de l'hygiène, de la durabilité, de l'esthétique sensorielle et de la visée éthique ultime à travers la promotion du vertueux et le service rendu à la planète (cf. La visée de l'autonomie alimentaire de la ville) ;
- *niveau figuratif* enfin : à l'opposé des espaces agricoles convenus (l'horizontalité du champ), voici le foisonnement des formes, entre oblicité et verticalité, terrasses agricoles et murs végétalisés, les mises en formes des espaces, le haut habité par ce qui occupait le bas, etc.

Tout cela structure la signification narrative de nos « Fermes urbaines », et permet d'« Habiter fertile » dans des « refuges de la biodiversité ». Le récit qui résorbe les tensions contradictoires est en place. Il est porté par la force projective de la néologisation, et surtout par les redéfinitions liées à la résolution de ces contradictions : une forêt aérienne avec ses collines

et ses petites maisons survolant une autoroute, une jungle au-dessus des voies ferrées d'une gare. Bref, la promesse d'une recatégorisation générale de la relation entre nature et culture et, partant, de la perception de ce qu'était naguère notre imaginaire de la nature. Cette recatégorisation est fondée sur le développement des technologies biologiques et numériques, sur leur mobilisation et sur leur mise en scène syncrétique. Ainsi peuvent être résumées l'*invention* et l'émergence d'un potentiel mythique.

Mais il reste, pour compléter la projection mythique, la *convocation* d'un récit d'origine qui en garantit et en consolide le sens. En réalité, la ville qui se dessine ici a déjà existé. Elle réside dans la mémoire culturelle, sous la forme d'une histoire fondatrice. Ce sont les jardins suspendus de Babylone, ceux de Nabuchodonosor, si techniquement décrits par Quinte-Curce, historien du 1^{er} siècle après J.-C., dans son *Histoire d'Alexandre*:

Au-dessus de la citadelle, se trouve la merveille célébrée par les fables grecques : les jardins suspendus. Leur niveau atteint la crête des remparts, et ils doivent leur charme à l'ombrage et à l'élévation de nombreux arbres. Les piliers qui portent la masse entière sont en pierre ; sur ces piliers, repose un lit de pierre de taille, établi pour résister aux épaisseurs de terre qu'on y déverse, et de l'eau, dont cette terre est arrosée : ces bâtisses portent des arbres si forts que leurs troncs atteignent 8 coudées de diamètre, s'élèvent à 50 pieds de hauteur, et donnent des fruits tout comme s'ils se nourrissaient de la terre natale. Et quoique le temps anéantisse par une insensible usure non seulement l'œuvre de la main des hommes, mais la nature même, cette bâtisse malgré la pression des racines de tant d'arbres, malgré la pesante charge d'une forêt pareille subsiste intacte : car il y a des murs de soutènement de 20 pieds de large, placés à 11 pieds de distance, en sorte que, de loin, on dirait des forêts naturelles au sommet de leurs montagnes. La tradition attribue cette construction à un roi de Syrie [Assyrie], qui régnait à Babylone ; il obéissait ainsi à son amour pour sa femme : elle avait, en ces pays de plaines, la nostalgie des bois et des forêts, et elle pressa son époux d'imiter, par l'établissement de cette construction, les charmes de la nature.

On comprend alors le verbe « ré-inventer ». Le modèle existe, avec sa combinaison de discours technique (le calcul de la résistance des matériaux) et discours sensible (l'amour et le désir d'« imiter (...) les charmes de la nature »), mais il est retrempé dans de nouvelles caractéristiques, il tisse de nouveaux rapports, il prend forme à travers de nouveaux savoirs, il s'inscrit dans de nouvelles finalités (durable, planète à sauver, etc.). Le verbe condense alors en lui-même, avec son « ré- », la double valence déterminant la promesse mythique évoquée plus haut : invention et convocation, nouveauté et mémoire façonnant l'imaginaire narratif et figuratif. Cette nouveauté se trouve synthétisée dans la redéfinition des

« Communs » de la ville, dont le modèle axiologique contraint, autour de la végétalité, l'initiative privée à se mettre au service de tous. Le mythe projectif se trouve ainsi indirectement justifié par l'ébranlement des catégories, selon les auteurs de l'article cité au début de cette étude : « Commons carry the great quality of putting into question the usual dichotomies: public/private; temporary/definitive; citizen/ruler. They ensure that local governments become more agile and more open-minded » (Missika et Waller 2018: 00).

Pour conclure

On peut donc dire que, globalement, la végétalité dans *Réinventer Paris* vise la formation d'un nouveau *locus amoenus*, le lieu amène, le jardin aimable, ce topos littéraire de l'espace idéalisé¹², descendant du mythique jardin d'Eden de l'Ancien Testament, dont on trouve la trace sous différentes formes à tous les âges de notre culture. Le Moyen âge fait fusionner le *locus amoenus* du *Cantique des cantiques* à ceux de Virgile et d'Horace, jusqu'au « printemps sempiternel » du *Paradis* de Dante (chant XXVIII) dans une trame qui va du jardin du *Roman de la Rose* à celui du *Decameron*... Ré-inventer Paris apparaît ainsi, à travers la nouvelle fonctionnalité des Communs, comme une nouvelle pastorale de la ville. Adossé à cette nature si cultivée qui remonte au fond des âges, le projet consiste à dessiner une version inédite et projective de son mythe. C'est bien ce qu'atteste la moisson des oxymores.

Notes

- 1 Cf. FABBRI (2008: 144-145): « Le faitiche est le fait sur lequel on se met d'accord et qui existe en fonction d'une grande quantité de choses: non des moindres est l'échange conversationnel (...). Ce faitiche deviendra ensuite un fait, au moment où, raconté dans un rapport scientifique officiel, il sera accepté par la communauté ». Voir surtout, p. 146: « Paroles et instruments sont réciproquement montés en une séquence signifiante qui est capable d'être en même temps constructive (à partir d'une subjectivité qui pose l'objet) et parfaitement objective (du point de vue de la reconnaissance d'un fonctionnement impersonnel du monde) ».
- 2 Il existait « Grexit » il est vrai, mais qui n'a pas pris à l'époque, pure virtualité. Combien de mythes potentiels ne prennent pas ?
- 3 Philippe Bernard, « Johnson renonce, le Royaume-Uni au bord du chaos », *Le Monde*, samedi 2 juillet 2016, p. 2.
- 4 *Libération*, Une, 1er juillet 2016.
- 5 *Réinventer Paris. Appel à projets innovants*, Paris, Pavillon de l'Arsenal (catalogue de l'exposition éponyme, février 2016).
- 6 Voir l'introduction de Jean-Louis Missika, adjoint au maire de Paris à l'architecture, l'urbanisme et au développement économique, initiateur et coordinateur du projet.

- 7 Voir à ce sujet MISSIKA ET WALLER (2018).
- 8 Acronyme: sigle prononcé comme un mot ordinaire (ex. ovni, sida).
- 9 Cf. J-F. Bordron, conférence d'ouverture au Séminaire international de Sémiotique de Paris consacré au thème de « L'invention », Paris, Fondation de la Maison des Sciences de l'Homme, 9 novembre 2016.
- 10 Cf. J. Fontanille: « Derrière la piteuse et productiviste notion d'innovation (qui fait vendre), il y a la belle et ancienne notion d'invention (qui fait œuvre), qu'on peut lui opposer, d'un point de vue sémiotique et anthropologique, dans la perspective des "défis sociétaux" », conférence au Séminaire international de Sémiotique de Paris (thème de « L'invention »), Paris, Fondation de la Maison des Sciences de l'Homme, 8 juin 2017.
- 11 Le projet « Mille arbres » franchit le périphérique à la hauteur de la Porte Maillot. Il est conçu et réalisé par Sou Fujimoto – Manal Rachdi – Oxo Architects.
- 12 MISSIKA ET WALLER (2018: 00).
- 13 Cf. « Le lieu est aimable, et présente un certain nombre de caractéristiques toujours identiques, dictées largement par le contexte méditerranéen. On recherche l'ombre, la fraîcheur, propices au dialogue philosophique et à l'échange poétique: arbres, grottes, gazons, sources et fleurs y sont les bienvenus. Nymphes et bergers souvent jouissent de cette Arcadie retrouvée, et les humains peuvent également en bénéficier, pour leur plus grand bonheur » (DUPOUY 2006: 15).

Bibliographie

DUPOUY, CHRISTINE

(2006) *La Question du lieu en poésie, du surréalisme jusqu'à nos jours*, préface de Michel Collot, Amsterdam, Rodopi.

FABBRI, PAOLO

(2008) *Le tournant sémiotique*, Paris, Hermès-Lavoisier.

GREIMAS, A. J. ET COURTÈS, J.

(1979) *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, entrée « Mythique adj. (discours, niveau) », Paris, Hachette.

HÉNAULT, ANNE (ÉD.)

(1980) « Métalangage, terminologies et jargons », n° 13, *Bulletin du GRSL*, Paris, EHESS, avec des textes de A. Hénault, J. Courtès, B. Pottier, J. Rey-Debove, E. Landowski, et A. J. Greimas.

LÉVI-STRAUSS, CLAUDE

[1958] *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 1974.

MISSIKA, J-L. ET WALLER, M.

(2018) « Governing the Commons in Paris », *Urban Age* 3, London, LSE – London School of Economics.